

A propos de

La spontanéité

Jacques CAUX

Nous sommes les tenants du spontanéisme à tout crin. Mais nous le sommes autant par ce que nous en avons dit, que par ce que nos détracteurs en ont dit.

Il y a quarante ans, les positions étaient nettement tranchées. D'un côté il y avait les tenants de l'école traditionnelle avec ses principes bien en place, ses techniques bien rodées ; de l'autre, des novateurs, tenants de l'école nouvelle.

Le climat était clair, mais passionnel. Aussi des chevaux de bataille étaient-ils enfourchés fougueusement, et, à se battre sur le terrain du particulier, on durcissait les positions. Par exemple, au dressage, aux exercices, aux leçons, on opposait l'intérêt, la nature, la spontanéité.

Puis, les années passant, de part et d'autre, on s'est sclérosé sur des positions de défense. La guerre de tranchées... Mais sommes-nous tellement sûrs d'être dans les nôtres ?

Nous sommes donc les pédagogues du spontanéisme. Oui, mais...

— Nous ne croyons pas au petit Dieu qui, isolé de la société mauvaise et délétère, placé dans un milieu idéal préparé avec amour par un enseignant tutélaire, se développerait harmonieusement en obéissant à sa seule « spontanéité ».

— Nous ne croyons pas l'enfant capable de refaire tout seul et en raccourci, par l'élan de sa seule « spontanéité », les chemins de création de la société tout entière depuis les temps préhistoriques.

— Nous ne croyons pas au leurre de la non-directivité. Nous savons que la simple « *réciprocité n'empêche pas la réification, ni l'aliénation* » (Sartre), et que, laisser l'enfant « libre » — en proie à sa « spontanéité » — c'est en fait le laisser à ses contraintes.

— Nous savons que « *l'enfant n'a pas de nature, il est une histoire* » (Malson) (1). Notre rôle étant peut-être simplement de l'aider à se construire la meilleure histoire possible.

— Nous savons que cette spontanéité idyllique qui traverserait chaque enfant comme un courant bénéfique — seulement bénéfique —, efficient — seulement efficient — et qu'il suffirait de laisser agir, n'est qu'un mensonge qui nous aliène tout autant que l'enfant idyllique et irréel auquel nous croirions alors.

— Nous savons que « *la nature est un produit de la culture et il y a une erreur à vouloir opposer l'un à l'autre.* » (Lacan). Spontanéité n'est pas instinct. L'instinct ne s'éduque pas et l'enfant-loup ne se sait pas enfant-loup.

Quant à la spontanéité, elle n'a d'importance que celle que lui donne la société du lieu et du moment. Cette spontanéité est éduicable — comme la mémoire, l'intelligence...

— Nous savons que si l'enfant est laissé à lui-même, sa spontanéité sera bloquée.

— Mais nous savons aussi que si l'enfant est placé dans un milieu trop coercitif, sa spontanéité sera encore bloquée.

Reste à trouver le juste milieu — les justes milieux.

— Nous savons l'enfant être social — à tel point qu'il n'est pas d'action, pas de pensée, pas de comportement, qui ne soient d'abord sociaux.

— Nous savons l'enfant baignant dans cette société-là, bien avant même sa conception. Qu'avant de naître, il est parlé, il est nommé, il est espéré, il est construit. Qu'avant de naître, il est « né ».

— Nous savons que, sans les autres hommes — dont sa mère en premier — il ne serait qu'un animal.

— Nous savons l'influence décisive des facteurs sociaux — à tous moments de son développement — qu'ils soient positifs ou négatifs, facteurs de progrès ou de régression. Facteurs de ce moment-ci, dans ce lieu-ci, parmi ceux-ci.

— Nous savons que l'enfant se construit par appropriation et rejet. Que cette construction est nécessaire, ordonnée, progressive.

— Mais nous savons aussi qu'il se construit tout autant qu'il construit. Que tout ce « jeu » est extrêmement subtil.

Qu'en reconnaissant sa mère, il n'est plus cette mère même.

Qu'en obéissant au père, il prend une place dans la fratrie.

Qu'en agissant avec (ou contre) ses semblables, il prend sa place parmi ceux-ci.

Et les combinaisons sont infinies — comme dans les grandes orgues — tant sont divers les champs sociaux. Infinies seront les personnalités.

Vouloir faire de chacun un autre est un mythe.

Il reste que les déterminismes sociaux ne sont pas tout, qu'ils sont susceptibles de variations — dans l'espace et dans le temps — tout comme les modèles de référence sociaux.

— Que recouvre le concept de spontanéité chez un Boshiman, un Afghan, un Normand ?

— Que recouvre le concept de spontanéité chez un chasseur, un docteur, un programmeur ?

Les déterminismes individuels existent aussi : génétiques, accidentels, historiques, psychologiques. Quand

(1) *Les enfants sauvages, mythe et réalité* (coll. 10/18).



Photo X.

nous (nous et les autres) parlons de spontanéité enfin, c'est d'une spontanéité pour qui ?

pour quoi ?
avec qui ?
avec quoi ?
contre qui ?
contre quoi ?
de qui ?
de quoi ?
à qui ?
à quoi ?

— La spontanéité de l'Enfant ou de cet enfant-ci ?
— La spontanéité pour l'Enfant ou pour cet enfant-ci ?

Alors ?

o Cet appel à la spontanéité de l'enfant, appel que nous lançons sans cesse, n'est ni un appel à une activité anarchique d'ordre uniquement pulsionnel, ni un laisser-aller total, ni un spontanéisme vague qui fonctionnerait « naturellement » comme une entité en chaque enfant — comme d'aucuns parlent de « conscience », de « morale », etc.

o Cette spontanéité est ce besoin profond, incoercible, qui pousse chaque enfant à agir, à explorer, à comprendre, à inventer — à grandir. C'est ce que les chercheurs contemporains ont mis en évidence, comme le moteur fondamental de tout apprentissage. C'est ce que Piaget appelle le besoin d'activité, ce que Wallon appelle l'affectivité, ce que Freud appelle le dynamisme fondamental.

Ce besoin existe chez chacun, mais il n'est pas le même en chacun — ni le même non plus aux différents moments de l'histoire de chacun. Aussi, ce que nous tentons, c'est de faire en sorte qu'il se manifeste au mieux (l'âge le modulant) — ou plutôt de ne point faire ce qui l'empêcherait de se manifester. Puis, créer les conditions minima pour qu'il se satisfasse — dans un certain cadre social.

Toute la difficulté étant de rester dans ces conditions minima pour que le champ reste ouvert,

— ouvert, mais non vide,
— ouvert, mais pas trop riche,
— ouvert, mais encore à ouvrir.

De même, la maman laisse-t-elle son bébé saisir, gazouiller, marcher et tomber. Mais elle l'aide aussi, lui parle, le soutient.

De même, nous laisserons l'enfant manipuler, voire détruire, s'exprimer dans tous les langages possibles. Mais nous l'aiderons aussi, le guiderons, non point vers notre voie, mais vers la sienne, révélée justement par les besoins exprimés — et médiatisée par les nécessités sociales.

Nous ne l'abandonnerons pas à ses insatiables besoins. Il n'y aura pas — au départ — d'activités électives

(bien que nous sachions qu'il va d'abord reproduire les modèles familiaux). C'est la socialisation de ses actes et de ses dires au sein d'une classe faite de semblables — et d'outils — qui le fera relativiser et trouver son propre chemin.

Ce chemin étant justement celui de la prise de conscience de sa propre spontanéité — de sa valeur, de ses limites. Aussi, notre présence n'est-elle pas celle du censeur faisant sa leçon (il a le droit de se la faire ou non), mais celle d'une aide compréhensive.

— Tenants du spontanéisme à tout crin ?

Non, un grand respect de l'enfant — de chaque enfant. La meilleure connaissance possible de l'enfant — de chaque enfant — pour encore mieux le respecter ; pour mieux l'aider à vivre et à grandir ; pour lui en donner les moyens. Tous les moyens. Seulement les moyens.

Nous ne croyons pas au mythe du spontanéisme (faculté transcendante innée). Il y a des gestes dits « fondamentaux » qui ne sont que les gestes dont fut frustré l'éducateur quand il était enfant. A nous de les discerner des vrais.

Nous croyons à une poussée vitale qui se voit comme la sève dans les bourgeons d'avril — que chacun ait la sienne. Mais, de même que la vigne mal taillée pleure et se rabougrit ; de même pour l'enfant. De même que l'arbre non taillé, abandonné, ne donne que bois sans fruits ; de même pour l'enfant.

C'est tout.

Oh, nous savons bien qu'avec cela : point de recettes, point de cadres, point d'assurance (plutôt du flou et de l'indéfini), nous ne rassurons guère.

Nous savons bien que nous ne changerons pas le monde.

Non, nous rendrons simplement l'enfant plus heureux pendant quelques heures journalières. Il sera dans les meilleures conditions possibles — autant que faire se peut — pour agir et se développer — pour se construire — peut-être — une personnalité propre et originale.

Nous n'avons pas la prétention de remplacer sa mère si celle-ci — pensons-nous — a été insuffisante ; de refaire la société si — pensons-nous — celle-ci n'est pas celle qui lui faudrait.

Que l'enfant ait déjà et au moins, l'école la meilleure. Le reste suivra peut-être.

Le respect de la spontanéité de chacun, ne fera pas de chacun un Mozart, un Victor Hugo ou un Einstein. Mais que ce respect fasse qu'il puisse être lui-même — et non un autre — dût-il nous en coûter.

Jacques CAUX